



1. — R. DE BIANIA.
TOMBE D'UN ÉVÊQUE
A ELNE.
PYRÉNÉES ORIENTALES.

2. — GUILLAUME DE PLALLY.
TOMBE DE PHILIPPE
DE CAHORS.
1281.

3. — G. PAULUS.
TOMBE DE JEAN
DE CHANLAY.
1291.

4. — JEAN DE SAINT YORE.
TOMBE DE GUY
DE SAILLY.
1252.

LES GRANDS TOMBIERS DU MOYEN AGE

PENDANT que les Italiens conservaient pieusement les noms des artistes qui avaient fait au moyen âge la gloire de leur patrie, les Français, paraît-il, par un étrange détachement, par un incroyable oubli, laissent si bien à l'abandon la fortune des leurs, « que nous ne savons rien d'eux, que nous ne pouvons rien entrevoir de leurs mœurs et des conditions de leur vie », nous affirmait hier, gravement, dans la *Revue des Deux Mondes* (novembre 1918), un des maîtres de la science.

Tel est en effet l'enseignement officiel.

Mais si l'anonymat, le mépris dans lequel vivaient ces admirables ouvriers est actuellement une formule académique, ne serait-elle pas comme tant d'autres, simplement commode, mais fautive ? Commode ? Assurément, car c'est la théorie du moindre effort, de l'inuti-

lité de la recherche, puisque nous ne devons espérer dans ce domaine, aucune découverte ; enfin, c'est le triomphe du psittacisme (perroquetage), que déplorait, dès le XIII^e siècle, Roger Bacon, quand il vint professer en Sorbonne. Aussi convient-il d'en examiner la valeur.

Or, dès les premiers pas, on constate que nous sommes en plein rousseautisme, embourbés dans la pure littérature romantique de Chateaubriand, de Victor Hugo qui font fi de la gloire... pour les autres, car il n'en fut jamais question, avant un article du *Journal de Paris*, du 15 juillet 1837. Montfaucon, Millin, Lenoir, Emeric David (1817) citent au contraire de nombreux artistes français du X^e au XVI^e siècle, et permettent ainsi déjà de constituer des listes du plus haut intérêt, que Laborde, un des premiers, vint plus tard accroître de la richesse de son érudition.

130206

Mais, lorsqu'au milieu du XIX^e siècle il fut officiellement déclaré qu'il était *interdit* aux artistes de faire connaître leurs noms, les excellents travaux des érudits provinciaux, qui patiemment fouillaient leurs archives, qui publiaient dans leurs revues provinciales le fruit précieux de leurs recherches, demeurèrent vains, parce qu'aucun lien central ne permettait de les réunir, car la chose était attentatoire à la Tradition ; on pourrait citer de bien curieux exemples de l'accueil qui leur était fait en haut lieu, quand ils avaient l'audace de s'y aventurer.

Plus d'un millier de ces volumes, depuis Augustin Thierry si regrettablement oublié aujourd'hui, parcourus la plume à la main, m'ont alors permis de classer déjà environ vingt-cinq mille noms de ces artistes français déclarés *anonymes* ; l'an dernier, j'apportais à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres plus de six cents des architectes qui ont élevé nos vieilles basiliques ; demain, plus de trois mille paraîtront. Ils nous permettent les rapprochements les plus inattendus, ils nous font connaître des dynasties d'artistes qui ont orgueilleusement traversé les âges ; ils nous montrent enfin, que loin d'être tributaire de l'étranger, comme le prétendent les admirateurs de la science d'outre-Rhin, c'est à la France au contraire, que pendant tout le moyen âge, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, l'Espagne, l'Italie elle-même, ont fait appel, pour suivre le sillon que son génie sut toujours faire rayonner sur le monde.

Aujourd'hui, je voudrais simplement résumer un chapitre de ce long travail, celui des grands tombiers du moyen âge, dont les œuvres parvenues jusqu'à nous, identifiées par des comptes, des chroniques indiscutables, permettent de montrer, que loin d'être inférieurs à leurs confrères d'Italie, les Nicolas d'Apulie, les Donato et Lapo de Florence, les Arnolfo di Cambio, les Tino di Camaino, les Agostino et Agnolo di Ventura, les Nino Pisano, Donatello même, leurs noms réunis, leurs personnalités dégagées, sont dignes d'occuper une place — au moins égale —, dans l'histoire de l'art, à celle qu'on prétend être l'apanage de l'Italie.

* * *

Si nous interrogeons le haut moyen âge, il nous fournirait déjà les noms de plusieurs grands artistes funéraires : Hincmar, archevêque de Reims, sculpte « de ses propres mains » et signe en 844, le tombeau de saint Rémi, Rémigaudus, exécute et signe en 873, le tombeau de saint Césaire à Arles. Mais de ceux-là, nous n'avons pas à parler ici : leur œuvre était uniquement destinée à la gloire des Confesseurs.

Pour les tombes laïques, j'ai montré naguère à propos du tombeau de Charlemagne à Aix et de sa légende, que

la liturgie interdisait, à cette époque, les tombes magnifiques ; le grand seigneur, comme le dernier des paysans, devait simplement « rendre à la terre, ce qu'il avait pris à la terre » ; seule, une simple dalle entourée d'un *aristato* (grille de fer), sur laquelle, à certains jours, on étendait des tapis, marquait l'emplacement du cadavre : c'était tout. Ce n'est qu'après l'an mil, quand l'humanité, qui a cru proche la fin du Monde, commence à respirer, que les funérailles vont devenir somptueuses, et vers la fin du XI^e siècle, les chroniques commenceront à nous parler de la représentation du défunt sur la tombe, qui peu à peu s'élèvera de terre, jusqu'aux tombeaux des ducs de Bourgogne, à Dijon, jusqu'au mausolée de Philippe Pot, qui, au Louvre, nous en dit la grandiose expression.

Une des premières dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous, est peut-être la statue funéraire de Guillaume le Conquérant que l'orfèvre Othon exécuta, en 1087, pour couvrir la tombe du Duc, à Caen. Il n'est pas surprenant qu'elles aient disparu, on pourrait même ajouter assez rapidement, car à cette époque, elles étaient de métal précieux et au cours des guerres, elles partagèrent la triste destinée des châsses des saints, qui alimentaient le trésor des combattants.

Avec le XII^e siècle, commencent à apparaître les monuments de pierre : en 1169, le célèbre tombeau de l'évêque Jean d'Asside, à Saint-Etienne de Périgueux, est signé de Constantin de Jarnac.

Mais voilà le XIII^e siècle : les sculpteurs, maîtres de leur art, vont briller d'un magistral éclat. A Elne, dans les Pyrénées-Orientales, on admire aujourd'hui le beau gisant de la sépulture de F. de Soler, exécutée en 1203, par R. de Biana, dont on peut lire le nom sur la pierre. Précédemment l'artiste avait déjà exécuté à Elne, la tombe d'un évêque dont nous ignorons le nom (fig. 1).

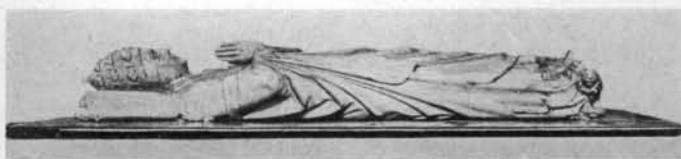
Parfois, des lames de métal gravé, représentant le défunt, remplacent les statues funéraires. Un des artistes de cette époque, porte le nom d'Hugues de Plally. En 1221, il place dans l'abbaye de Joyenval, une large plaque de bronze représentant Barthélemy de Roye, chambrier de France, archidiacre de Noyon, fondateur du monastère. En 1236, il ciselera pour l'abbaye de Saint-Jean-en-l'Isle, la tombe de la reine Insburge de Danemark, femme de Philippe-Auguste ; il la signera : *Hugo de Plaliaco me fecit*. Elles ont disparu : Gaignières, Montfaucon, Millin, nous en ont bien conservé le dessin ; mais comme à le voir, on croirait que ce sont de véritables statues de pierre, nous ne pouvons juger du talent de l'artiste. Au contraire, la belle lame de Philippe de Cahors, évêque d'Évreux, signée par Guillaume de Plally (fig. 2), probablement fils du précédent, nous montre le style de cette époque, à laquelle appartient également un artiste nommé G. Paulus, qui signe en 1291, à Preuilly, la lame de cuivre



5. — PIERRE DE CHELLES.
TOMBE DE PHILIPPE LE HARDI.
1298-1307.



7. — JEAN ALOUL.
TOMBE DE MAHAUT D'ARTOIS, D'APRÈS SUCCA
AU COUVENT DE LA THIEULAYE. — 1323.



8. — HUGUES MOREL.
TOMBE DE CLÉMENT VI A LA CHAISE-DIEU
1353.



6. — JEAN PÉPIN DE HUY.
TOMBE DE ROBERT D'ARTOIS
DIT L'ENFANT



9. — JEAN DE LIÈGE.
TOMBE DE CHARLES IV LE BEL.
1368.



10. — JEAN DE LIÈGE.
TOMBE DE JEANNE D'ÉVREUX.
1368.



11. — JEAN DE LIÈGE.
TOMBE DE BLANCHE DE FRANCE.
1382.



12. — JEAN DE LIÈGE.
TOMBE DE BÉATRICE
DE BOURBON. — 1383.

de Jean de Chanlay, évêque du Mans : MAIST : G : PAVLV : ME : FEIS (fig. 3). C'est encore au XIII^e siècle qu'Henri de Cologne, exécute et signe, en 1270, une magnifique tombe de bronze à l'abbaye de Haute-Combe, pour Boniface de Savoie, archevêque de Cantorbéry ; elle existait encore au XVIII^e siècle. Dom Martène nous en a conservé l'inscription qui se terminait ainsi : MAGISTER HENRICVS DE COLONIA FECIT HANC TVMBAM.

En 1296, à Limoges, un émailleur réputé, du nom de Jean, exécutait des tombes de cuivre émaillées qu'il signait de son nom. Telle celle de Gautier de Merton, évêque de Rochester. Probablement c'est du même atelier que va sortir un peu plus tard, la plaque de cuivre

Voici que les grands artistes français vont faire leur apparition dans l'histoire de la statuaire funéraire. En 1287, Eudes de Montreuil, probablement fils du célèbre Pierre de Montreuil, et non de Montereau, l'architecte de Notre-Dame de Paris et de la Sainte-Chapelle, familier de saint Louis qui l'avait emmené à la croisade, avec sa femme, suivante de la reine, construit, à son retour, sur l'ordre du roi, les monuments les plus importants de Paris. Et dans l'église des Quinze-Vingts qu'il commence en 1254, il sculpte, en 1287, de sa main, pour sa sépulture, son buste entre sa première femme, Machaut et Catherine la seconde, qu'il avait épousée en 1285. Il meurt en 1289. Le mausolée fut malheureusement détruit dans un incen-



13. — JEAN DE LIÈGE.
TOMBE DE CHARLES IV ET JEANNE D'ÈVREUX, PROVENANT DE L'ABBAYE DE MAUBUISSON. — 1372.
(MUSÉE DU LOUVRE.)

CL. RENAISSANCE

émaillée qui recouvrait le tombeau du cardinal Taillefer, près de Guéret, qui, dans son inscription, rappelait, que I. et P., émailleurs de Limoges, étaient associés. « *I. P. Lemovici fratres, facere sepulcrum.* » La grande plaque du Musée du Mans, représentant Geoffroy Plantagenet, qui date de XII^e siècle, peut nous donner une idée de ce qu'étaient ces riches lames émaillées.

Mais les tombes étaient surtout recouvertes de gisants de pierre. En 1236, Richer sculpte deux tombes à l'abbaye de Senones (Vosges) ; il les signe : EGO PROPRIA MANV SCUPSIL IMAGINES ET FLORES. Cette image et ces fleurs nous pouvons en voir de similaires sur la sépulture de Guy de Sailly, des sires de Joinville, que Jean de Saint-Yore, exécute et signe en 1252 à Ecurey, sur le bouclier même du seigneur qu'il représente : IEHANZ DE SAINT IORE ME FIST. Cette belle statue est aujourd'hui au Musée de Bar-le-Duc (fig. 4).

Les sculpteurs de Tournai et de Dinant dont les ateliers commencent à devenir célèbres, livrent en 1247, à l'abbaye de Flines, le tombeau de Roger de Mortagne, seigneur d'Espierre : il fut exécuté par Henri de Tournai.

die en 1580, mais Thévet nous en a conservé le dessin qu'il avait fait faire en 1570.

Du XIII^e siècle, il nous faut encore mentionner la sépulture de Dona Sanche, fille d'Alphonse IX, roi de Léon, morte en 1270, dont la statue funéraire repose sur son tombeau dans la cathédrale de Léon. Elle porte la signature de l'artiste, malheureusement effacée aujourd'hui, mais les mots MAISTRE MASON ME FIST, en français, ne sauraient laisser de doute sur l'origine du sculpteur qui l'exécuta.

Avec le XIV^e siècle nous allons faire la connaissance d'admirables artistes ; bien qu'on les prétende anonymes, leurs noms doivent maintenant s'inscrire sur un rang égal, sinon supérieur, aux meilleurs de l'Italie.

De 1298 à 1307, Pierre de Chelles, fils de Jean de Chelles, le grand architecte de la cathédrale de Paris, « mestre maçon du Roi », qui était également maître de l'œuvre de Notre-Dame de Paris, exécute pour Saint-Denis, avec Jean d'Arras, la tombe de Philippe III le Hardi (fig. 5). Ils eurent comme collaborateurs, Jean de La Chapelle et Jean Poilasne. Et ce Jean d'Arras



14. — ANDRÉ BEAUNEVEU.
TOMBE DE CHARLES V.
1364.

15. — ANDRÉ BEAUNEVEU,
TOMBE DE JEANNE DE BOURBON.
1364.

16. — ANDRÉ BEAUNEVEU.
TOMBE DE JEAN LE BON.
1364.

17. — ANDRÉ BEAUNEVEU.
TOMBE DE PHILIPPE VI.
1364.

exécutera le monument funéraire de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, élevé dans l'église des Cordeliers de Paris. Montfaucon (t. II, p. 212) nous en a conservé la représentation.

En 1308, commencent les grandes œuvres funéraires commandées par Mahaut d'Artois. Elle envoie Jacques de Boulogne, ériger à Notre-Dame de Boulogne le tombeau de son père Robert II d'Artois, tué en 1302, à la bataille de Courtrai. L'artiste exécutera ensuite pour la même église, un chevalier à cheval, de grandeur naturelle, représentant également Robert II, comme celui que Philippe le Bel avait donné à Notre-Dame-de-Paris, lors de son retour de la campagne de Flandre en 1304. Ce dernier disparut en 1772, mais Thévet (1575) nous en a conservé un bon dessin dans sa *Cosmographie Universelle*.

En 1309, Mahaut commande à Guillaume Le Perrier, orfèvre, une statue gisante d'argent de son père Robert II, pour Maubuisson, et Evrard d'Orléans exécute une statue du prince, que la comtesse veut faire placer devant l'entrée de l'abbaye.

Avec l'année 1311 apparaît le célèbre Jean Pépin de Huy, appelé parfois Witt ou de Viz. Son nom indique une origine flamande; mais un marché pour la tombe de Marguerite de Clermont (1326), nous apprend qu'il était bourgeois de Paris. Cette année-là, Mahaut lui commande la tombe de son époux Othon IV, duc de Bourgogne, dont le corps est porté, le 25 août 1315, à Cherlieu, lieu de sépulture des comtes de Bourgogne de la première race. Jean de Huy eut comme collaborateurs Jean Briquesent et Pierre Boce. En même temps, comme pour nombre de princes, Mahaut commandait une autre tombe pour Maubuisson où elle fut érigée en 1312. Là, Pépin de Huy eut pour collaborateurs Jean Bresquessent et Jehan Lampernisse. Le mausolée fut placé par Garin et Mathieu de Biauvais et peint par Raoul de Senlis.

En 1315, Jean de Huy exécute pour l'église de Poligny, la statue de Jean, fils de Mahaut, mort en bas âge. Elle est mise en place par Jehan de Namur.

En 1318, l'artiste sculpte le tombeau de Robert d'Artois dit l'Enfant (fig. 6),



18. — ANDRÉ BEAUNEVEU.
RICHARD II, ROI D'ANGLETERRE.
PEINTURE. — 1380.

fils de Mahaut, pour l'église des Cordeliers de Paris. Ses collaborateurs sont Maciot Pavoche, Jehan Pousart, François et Raoulet d'Heudicourt ; en 1320, Baudet de Merre, Renaud de Verdun et Guillaume Alou la termineront ; elle sera peinte par Robert de Lannoy ou de Lannoy, probablement de la dynastie des grands artistes que furent les

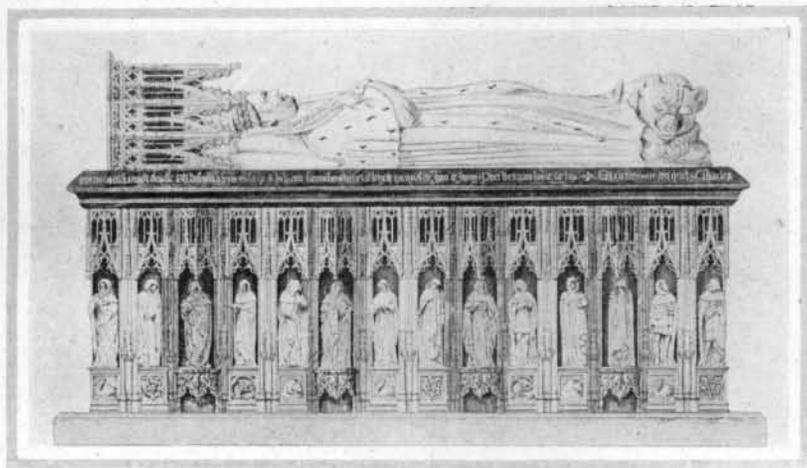
Delaunoy, gens de bonne noblesse, familiers du roi, que nous trouverons occupés aux statues de la Tour Saint-Jacques, en 1318 (n° 1903 du Musée de Cluny).

Enfin, nous savons que Jean de Huy, sculpte en 1326, pour l'église des Jacobins de Paris, le mausolée de Marguerite de Clermont, femme de Louis I^{er} de Bourbon, morte en 1309.

De son œuvre, sur laquelle nous avons ainsi d'importants renseignements, reste seule aujourd'hui, la statue de Robert l'Enfant, à Saint-Denis, qui ayant échappé au désastre de la Révolution, nous montre l'habileté de son auteur.

Entre temps, en 1311, maître Ghilbert d'Arras avait exécuté à Arras la tombe du comte de Hainaut et de sa femme Philippine ; elle fut peinte par Jean Séverin.

C'était au moyen âge, une coutume courante de commander de son vivant sa sépulture. En 1323, Mahaut d'Artois, qui mourra en 1329, charge Jean Aloul, de Tournai, de sculpter sa tombe qu'elle destinait au couvent des Dominicaines de la Thieulaye, près d'Arras, qu'elle avait fondé. Elle a disparu. Mais un artiste belge, Succa, qui comme plus tard chez nous Gaignières et Millin, a recueilli au XVI^e siècle les plus précieux souvenirs des Flandres, nous a laissé dans son *Album* un excellent croquis de la statue qui existait encore de son temps ; elle semble vraiment vivante (fig. 7). Ce Jean Aloul ou Aboul exécuta



19. — JEAN DE CAMBRAI ET ANDRÉ BEAUNEVEU. — TOMBE DU DUC JEAN DE BERRY. — 1387.

nord de la France sans signaler à Sainte Amé de Douai, la tombe de Guillaume Catel exécutée par Jacques de Frenne et Jean Harbouillet, marbriers de Douai.

En 1309, Avignon devient la résidence des papes ; la Cour pontificale appelle à elle les grands artistes ; Benoît XII meurt en 1342 et c'est Jean Lavenier, imagier parisien, qui exécute son tombeau à Notre-Dame des Doms. Rien n'en subsiste qu'un médiocre dessin conservé par les Bollandistes (reproduit dans la *Gazette*

des Beaux-Arts, 1887, II, p. 369) ; il ne peut nous donner aucune idée du faire de notre sculpteur.

Il en ira différemment du magnifique mausolée que Clément VI, qui avait acheté le territoire d'Avignon à Jeanne, Reine de Naples, allait se faire élever de son vivant. Il avait été moine à La Chaise-Dieu et ayant rebâti complètement l'abbaye, il chargea Hugues Morel de l'ériger. L'artiste se fit aider par Pierre Roye, Jean Sanholis et Pierre David ; ils le terminèrent en 1351, et, en 1353, le pape mort venait occuper la place qu'il s'était fait préparer. De ce tombeau magnifique, dont nous avons une longue description, il ne reste qu'un gisant (fig. 8) qui nous montre l'habileté d'Hugues Morel. C'est le premier artiste que nous connaissons de la dynastie des Morel, dont nous retrouverons les noms,

Etienne, Perrin, Jacques, Jean, jusqu'en 1534, à Nantes.

En 1351, Jeanne de Boulogne, deuxième femme de Jean II le Bon, commande pour la Sainte-Chapelle



20. — JEAN DE CAMBRAI. — STATUE FUNÉRAIRE DU DUC JEHAN DE BERRY. — DESSIN D'HOLBEIN.

de Dijon, son tombeau et celui de Philippe de Rouvre son fils qui mourra en 1361, à Jean Soignolles, imagier de Paris; il prit comme collaborateur Hennequin Arion de Bruxelles; il est payé en 1359, 350 florins.

Si, à ce moment, nous remontons vers le nord, nous rencontrerons à Strasbourg le beau monument funéraire d'Ulrich et de Philippe de Werd, exécuté en 1343, par Martin Wolvelin de Rouffach, qui le signe. On peut le voir au Musée du Trocadéro.

Dès la seconde moitié du XIV^e siècle, nous allons rencontrer dans l'Ile-de-France les plus grands de nos artistes. C'est d'abord Jean de Liège, dont on nous dit qu'il ne reste que le souvenir. Essayons cependant de le suivre.

De son origine nous ne savons rien. En 1357, on le trouve, élevant au moutier des Frères Prêcheurs d'Orléans, le monument funéraire de Jeanne, dame de Cassel; en 1367, il travaille à Rouen à la tombe de l'archevêque Jean de Marigny (mort en 1351), puis au monument du cœur de Charles V, légué par le Roi à la cathédrale; il a pour collaborateur Jean de Marville. En 1368, il exécute les gisants de Charles IV et de Jeanne d'Évreux, pour Saint-Denis (fig. 9 et 10): en 1369, il termine pour Westminster, le tombeau de Philippine de Hainaut, bien détérioré aujourd'hui: en 1374, sur l'ordre de Charles V, il sculpte, pour l'église de Senlis la tombe de Thévenin de Saint-Léger, « fol du roy »: en 1381, il termine avec Robert Loisel, la statue de Blanche de France, fille de Charles IV, morte en 1392 (fig. 11), qui est à Saint-Denis, sur le tombeau qu'elle s'était fait préparer pour elle et pour sa sœur Marie de France, qui meurt en 1391. Enfin en 1383, l'artiste était mort, puisqu'on règle à sa succession la statue de Béatrice de Bourbon qu'il avait exécutée pour les Jacobins de Paris, qui existe encore (fig. 12). Nous avons ainsi, avec les deux gisants de Maubuisson, aujourd'hui au Louvre (fig. 13), six fort belles statues, indiscutablement identifiées, qui nous permettent d'admirer la technique d'un artiste qu'on prétend un inconnu.

Après 1381, on rencontre encore jusqu'au XV^e siècle un Jean de Liège: il travaille en 1395 à la Chartreuse de Dijon: il en est fait mention en 1399, dans un compte royal à propos du paiement « d'une ymage d'albâtre



21. — ANDRÉ BEAUNEVEU.
LE DUC JEAN DE BERRY ENTRE SAINT-JEAN
ET SAINT-ANDRÉ.
MINIATURE, BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES
MAN. N° 11060.

de la Présentation Nostre-Dame »; c'est probablement le fils du grand artiste; mais cependant on ne saurait l'affirmer.

Avant de quitter le XIV^e siècle mentionnons enfin une autre statue tombale de Jeanne d'Évreux, aux Cordeliers de Paris, œuvre de Jean de Saint-Omer, exécutée en même temps que celles de Saint-Denis et de Maubuisson. Elle a disparu à la Révolution.

Mais voici venir une des plus grandes figures artistiques du XIV^e siècle: André Beauneveu. De son temps déjà, Froissart déclarait que nul ne lui était supérieur. Il est surtout célèbre de nos jours comme miniaturiste; c'est cependant le côté le moins intéressant de son œuvre. Comme tous les grands maîtres du moyen âge, il fut en effet peintre, architecte, statuaire: c'est assurément dans cette dernière partie qu'il

est le plus admirable; les monuments certains de son œuvre qui ont survécu, nous permettent de parler avec assurance de son incontestable talent. D'ailleurs, un album qui lui est attribué, les miniatures qu'on peut identifier, nous donnent bien l'impression d'une magistrale directive, tout particulièrement influencée par une éducation sculpturale. N'en fut-il pas de même d'ailleurs pour Roger Van der Weyden?

Les grandes lignes de sa vie artistique, un peu éparées, peuvent être maintenant ainsi tracées par les comptes.

Il est originaire de Valenciennes sur l'Escaut, ce chemin qui marche et que suivent tous les artistes qui vont de Flandre en France. Il appartient à une dynastie d'artistes, dont nous trouvons à la cathédrale de Cambrai en 1348, un représentant, Jean Beauneveu, dit Poutrain. Comme en 1377, André Beauneveu qui commence à être célèbre, est nommé expert de la cathédrale de Cambrai, il semble bien probable qu'ils sont proches parents.

En 1360, il travaille au château de la Motte-au-Bois, près Cassel, pour Yolande de Cassel. Néanmoins on peut croire qu'à cette date sa réputation n'est pas encore bien établie, car lorsqu'en 1357, Jeanne de Cassel, belle-mère de Yolande, est inhumée aux Frères Prêcheurs d'Orléans, c'est Hennequin de Liège, comme nous l'avons vu, qui élève son mausolée. Cette année-là, on lit son nom parmi ceux des artistes enlumineurs du Barrois. En 1361, il répare les stalles de Valenciennes, en



22. — ROBIN LOISEL.
TOMBE DE DU GUESCLIN.
1397.

23. — JEAN DE CHAMBRAY.
TOMBE DE GUILLAUME
DE HAUTVILLARS. — 1418.

24. — JEAN DE THOISY.
TOMBE DE CHARLES V.
1409.

25. — JEAN DE THOISY.
TOMBE DE JEANNE DE BOURBON.
1409.



26. — JEAN DE THOISY.
TOMBE DE LOUIS D'ORLÉANS.
1409.

27. — JEAN DE THOISY.
TOMBE DE VALENTINE DE MILAN.
1409.

28. — PIERRE DE THURY.
TOMBE DE CHARLES VI.
1422.

29. — PIERRE DE THURY.
TOMBE D'ISABEAU DE BAVIÈRE.
1422.

1362, il exécute des tombes, l'année suivante, il répare les tourelles de Saint-Pierre.

Il vient à Paris. En 1364, il est le maître *ymagier* du roi Charles V, qui le charge d'exécuter pour Saint-Denis sa statue gisante et celle de la reine, Jeanne de Bourbon (fig. 14 et 15) qui mourra en 1378, la tombe du roi Jean qui vient de mourir (fig. 16), sur laquelle Simonde Maubeuge, graveur de sceaux, gravera la tablette commémorative, enfin la tombe de Philippe VI, qui était mort en 1350 (fig. 17); désormais, il est célèbre.

Nous ne tardons pas cependant à le retrouver à Valenciennes, où il réside en 1370; le chanoine Van de Putte pense qu'il y construisait l'église de Sainte-Catherine. En tout cas, en 1374, Louis de Male l'enverra chercher là, pour qu'il vienne à Courtrai, élever son mausolée dans l'église de Sainte-Catherine, où il veut reposer; il y travaillera de longues années. En 1377 il est à Ypres: en 1378, il fait, nous l'avons vu, une expertise au dôme de Cambrai, en 1380, de nouveau nous le trouverons à Valenciennes. Trois ans après seulement, il réapparaît à Cambrai. Cet hiatus, que nous trouvons sous nos pas, va nous permettre une hypothèse. Froissart, après avoir dit qu'il n'avait pas son égal dans le monde entier, ajoute qu'on admirait ses œuvres « en France, en Haynau et en Angleterre ». A quel moment y fut-il? Nous avons vu qu'en 1369, le tombeau de Philippine de Hainaut avait été exécuté à Westminster par Hennequin de Liège: il est donc bien probable qu'à cette date il n'y était pas; d'ailleurs à cette époque, nous le voyons à Valenciennes. Or, on conserve à Westminster un délicieux tableau représentant Richard II



30. — JACQUES MOREL. — TOMBES DE CHARLES DE BOURBON ET AGNÈS DE BOURGOGNE. — 1448.



31. — JEAN LE MOITURIER. — JEAN SANS PEUR. — 1444.

(fig. 18); on le lui attribue, avec raison je crois, lorsqu'on le rapproche de certaines miniatures parfaitement authentiques de l'artiste, par exemple de la *Vierge* du manuscrit n° 110 de la Bibliothèque de Bruxelles. Quand on examine la charmante et délicate figure du roi, auquel il est impossible de donner plus de quinze ans, si on réfléchit que le jeune prince monte sur le trône en 1377 à l'âge de onze ans, nous voilà bien aux environs de 1380.

A cette date, Simon de Burley part en ambassade vers Wenceslas VI, empereur d'Allemagne, pour lui demander la main de sa fille, Anne de Bohême, pour Richard II. Dans ces temps, à défaut de photographies, les ambassadeurs emportaient les portraits des fiancés, peints par les plus grands maîtres. Cette figure de Richard II, dont les traits concordent si bien avec l'âge du roi, la date de l'ambassade, du mariage, ne nous autorise-t-elle pas à supposer qu'à cette époque Beauneveu pouvait bien être en Angleterre, où il aurait peint, comme plus tard Jean Van Eyck à la cour du roi de Portugal, le visage du jeune fiancé? Et le silence est absolu sur notre artiste, pendant ces trois années; c'est seulement en 1383 que nous le retrouverons à Cambrai où il œuvre avec son compère Jean de Roupy ou de Cambrai, dont il va partager la fortune, du jour

où, en 1387, ils iront travailler à Bourges, à la cour du duc Jehan de Berry. En 1390, il est maître des œuvres du château de Mehun-sur-Yèvre et devenu bien le familier du duc que Froissart félicite le duc Jehan « de s'être si bien adressé ». Constatons que c'est le Duc et non pas Beauneveu qui est félicité. Nous sommes loin de l'artiste *méprisé*, je crois.

A partir de ce moment, il est attaché au prince : il peint les murailles de ses châteaux, enlumine ses manuscrits, fait les cartons des vitraux de la Sainte-Chapelle de Bourges et, en collaboration avec Jehan de Roupy, exécutera, pour la cathédrale de Bourges, le mausolée du duc Jean. Ce tombeau, dont M. Gauchery a pu faire une admirable restitution (fig. 19), commencé en 1387 ne sera cependant terminé qu'en 1453 sur l'ordre de Charles VII. Jean de Cambrai en exécuta le gisant ; les statuette qui l'accompagnent et dont il reste encore quelques-unes, sont l'œuvre de Paul Mosselman et d'Étienne Bobilet.

Quant à la statue de la Sainte-Chapelle, qu'Holbein trouva si admirable qu'il nous en a conservé le dessin (fig. 20), nous n'avons sur elle aucun renseignement. Les uns l'attribuent à Jean de Chartres, les autres à Jean d'Orléans, mais sans preuves. Pour ma part, je la croirais également l'œuvre de Jean de Cambrai. Voici la page du manuscrit 11060 de Bruxelles qui permet cette hypothèse (fig. 21). Le Duc de profil est agenouillé comme la statue : il est accompagné de saint Jean et de saint André, figures bien personnelles, qui n'ont rien de canonique. Que saint Jean soit là, rien de plus naturel, c'est le patron du Duc ; mais saint André ? Et alors, lorsqu'on constate l'orgueil des artistes, ne peut-on se demander si ces deux figures ne seraient pas celles des « bons ouvriers » du Duc, Jean (de Cambrai) et André (Beauneveu). Ne connaissons-nous pas ainsi le portrait de Benvenuto Cellini derrière la tête de son *Persée* et la figure de Michel Colombe derrière la tête de la *Force*, du tombeau de François II à Nantes ?

Que de pages intéressantes on pourrait écrire sur le passionnant sujet des figures d'artistes mêlées par eux-mêmes à leurs œuvres.

On ignore la date de la mort de Beauneveu.

De Jean de Cambrai, qui fut également un grand artiste, nous savons peu de choses. De son



CL. RENAISSANCE

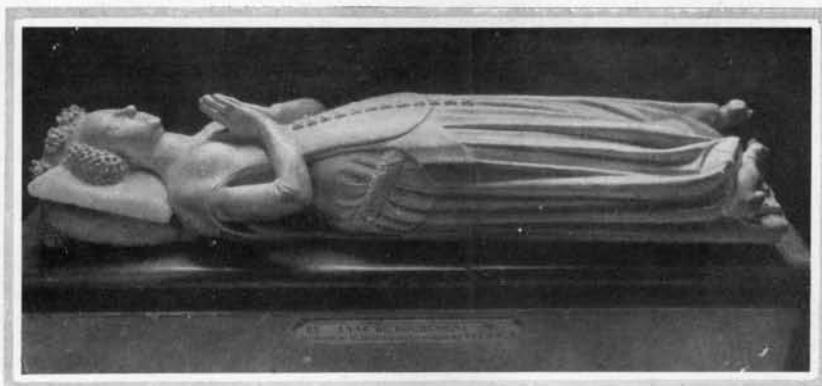
32. — JEAN DE LA HUERTA. — UN PLEURANT DE LA TOMBE DE LOUIS DE CHALON. — 1418. (MUSÉE DU LOUVRE.)

nom, il s'appelait de Roupy (nom d'une petite commune de l'Aisne) qu'il faut peut-être rapprocher de la signature *Ropil* que nous trouvons dans l'*Annonciation* d'Avignon. Mais il est plus connu sous le nom de Cambrai, une dynastie d'artistes cambrais, que nous pouvons suivre dans les comptes princiers jusqu'à la fin du xv^e siècle. En 1375, il travaillait à la cathédrale de Cambrai comme tailleur de pierre ; il entre en 1387, avec André Beauneveu, au service du duc Jehan de Berry ; nous venons de voir les travaux qu'ils exécutèrent ensemble.

A travers ces noms d'artistes, aussi bien d'ailleurs que pour les princesses dont nous étudions les figures, il est parfois fort difficile de faire des identifications. On peut se demander si Jean de Cambrai, carrier à Notre-Dame-des-Champs en 1397, qui fournit les pierres de

la tombe de Bertrand Du Guesclin, commandée par le célèbre Raymond du Temple, maître des œuvres du roi pour Saint-Denis, à Robin Loisel et à Thomas Privé (fig. 22), est le même que notre Jean de Cambrai ; d'autant plus que nous, nous allons encore trouver un Jean de Cambrai qui, en 1418, sculptera la tombe de Guillaume de Hautvillars, abbé du Bec Hellouin (fig. 23) qui ne semble nullement être le même ; puis enfin, un autre Jean de Cambrai, que Laborde nous fait connaître en 1468, assurément différent du nôtre qui était mort en 1438 ; tandis qu'en 1380, un Regnault de Cambrai exécutait à Saint-Hilaire de Paris, la tombe de Jean de Neufchâtel, chanoine de Saint-Merry. On ne saurait donc s'avancer ici avec trop de prudence.

Robin Loisel, dont il vient d'être parlé, semble également avoir joui d'une grande réputation. Dès 1382, il avait exécuté pour Saint-Denis, la tombe de Blanche de France, puis pour l'église des Cordeliers, en 1385, celle d'Isabelle de Bourbon ; enfin nous venons de voir que le Roi, lui avait confié,



CL. RENAISSANCE

33. — GUILLAUME VELUTON. — TOMBE D'ANNE DE BOURGOGNE, DUCHESSE DE BEDFORT. — 1450.

(MUSÉE DU LOUVRE.)



34. — JACQUES DE GÉRINES.
 JACQUELINE, DUCHESSE
 DE TOURAINE, SUR LE TOMBEAU
 DE LOUIS DE MALE. — 1455.
 MARGUERITE DE SAVOIE,
 SUR LE TOMBEAU
 DE LOUIS DE MALE. — 1455

35. — NICOLAS D'AMIENS, PEINTRE DU ROI.
 DESSIN POUR LE TOMBEAU DE
 LOUIS XI,
 A NOTRE-DAME DE CLÉRY.

pour Saint-Denis, l'exécution de la tombe de Du Guesclin.

Nous avons vu Jean de Marville travailler à Rouen avec Jean de Liège au tombeau du cœur de Charles V ; en 1384, il entre au service des ducs de Bourgogne, dont il va préparer les tombes à Dinant, pour les apporter ensuite à Dijon. C'est le prédécesseur de Claus Sluter, qui en 1393, exécutera, avec tant de travaux à la Chartreuse de Dijon, le mausolée de Marguerite de Flandre et commencera en 1396, celui de Philippe le Hardi.

Longue est la liste des ouvriers secondaires qui travaillent sous ses ordres ; nous en connaissons onze, mais leurs noms ne dépassent pas la Chartreuse de Champmol. En 1404, il en fait venir sept nouveaux ; de ceux-là, il faut signaler Claes van de Werde ou de Werne et Hennequin de Prindalle, qu'on retrouvera particulièrement nommés dans d'autres travaux importants.

A ce même moment Jean de Thoisy, *ymagier* de Paris, sculpte au portail des Célestins de Paris, les deux admirables statues de Charles V et de la reine Jeanne de Bourbon (fig. 24 et 25) : elles sont aujourd'hui au Louvre. Dans la même église, il exécutera le monument sous lequel reposent le duc Louis d'Orléans et la duchesse Valentine de Milan (fig. 26 et 27) et en 1422, Pierre de Thury, sculptera pour Saint-Denis, le

gisant de la tombe de Charles VI, et l'admirable figure d'Isabeau de Bavière (fig. 28 et 29) dont on ne peut s'empêcher de rapprocher le masque calme et distingué, de la dame d'Elché, du Louvre, regardée comme une des plus belles figures de la statuaire hispano-phénicienne.

Avec l'année 1420, le nom de Morel, dont il a été question plus haut en 1345, avec Hugues, à propos du tombeau de Clément VI à La Chaise-Dieu, reprend dans l'art français une place importante. A cette date, Jacques Morel élève, dans l'église Saint-Jean de Lyon, le tombeau du Cardinal de Saluces, au prix de 1.500 écus d'or ; en 1448, il terminera le tombeau du duc Charles de Bourbon et d'Agnès de Bourgogne dans l'église de Souvigny (fig. 30). En 1459, il travaillait au tombeau du roi René, à Angers, quand « il s'en alla de vie à trépasement ». Heureusement, ajoute le correspondant du Roi : « les chevaliers et dampnes de la sépulture sont parachevez ». Aussi le roi René de répondre philosophiquement à son agent : « Avancez tousjours Poncet ». C'était un sculpteur angevin, qui avait exécuté, en 1436, le tombeau de Jean du Bellay à Saint-Florent de Saurmur, auquel le prince confiait ainsi le soin d'achever l'œuvre de Morel, d'ailleurs presque terminée ; il avait comme collaborateur Colin Hurion. Il ne reste qu'un mauvais dessin du tombeau ; il ne nous donne aucun renseignement sur la technique de l'artiste.

Jean Le Moiturier fut un excellent sculpteur que nous

trouvons à Dijon, occupé sur l'ordre de Philippe le Bon, de 1444 à 1464, à la sépulture de Jean sans Peur et de sa femme Marguerite de Bavière (fig. 31). Il a pour collaborateur un artiste dont le nom n'est pas très arrêté, car nous le voyons écrit, de la Huerta, dit d'Aroca, dit de Drogues. En 1418 ce dernier avait exécuté la tombe de Louis de Châlon, à l'abbaye du Mont Sainte-Marie (Jura) ; de ce dernier mausolée il ne reste qu'un pleurant (fig. 32), aujourd'hui au Musée du Louvre. On reverra Jean de la Huerta en 1447, occupé aux tombes des princes de Châlon.

En 1450, Guillaume Veluton termine la belle statue funéraire d'Anne de Bedford, sœur de Philippe de Bourgogne, pour les Célestins de Paris ; elle est également aujourd'hui au Louvre (fig. 33).

Le tombeau de Louis de Mâle, qui avait été commencé en 1374 par André Beauneveu pour Sainte-Catherine de Courtrai ne fut jamais placé ; on en retrouve des mentions de débris dans un inventaire du château de Lille de 1395. Car le Duc, en présence des troubles des Pays-Bas, avait plus tard choisi Lille pour lieu de sa sépulture. C'est dans cette ville alors, qu'en 1455, quatre-vingt ans après, Philippe le Bon, son petit-fils, chargera Jacques de Gérines, fondeur de Bruxelles d'élever un magnifique mausolée de bronze. On pensait qu'il avait disparu à la Révolution, qu'il n'en restait que les dessins de Montfaucon et de Millin ; mais grâce à l'exactitude de ce dernier, il m'a été possible d'identifier quelques-uns des personnages qui ornaient le soubassement, avec un certain nombre de délicates statuette de bronze, qui sont aujourd'hui au Musée d'Amsterdam (fig. 34).

Dunois et sa femme, Marie d'Harcourt, morts tous les deux en 1468, reposaient à Notre-Dame de Cléry sous une tombe de cuivre, avec représentation, exécutée par

Jean Morant, fondeur à Paris. Là, également en 1482, Conrad de Cologne et Laurent Wrins sculpteront le tombeau de Louis XI, dont le dessin avait été donné par Nicolas d'Amiens, peintre du roi. Si la tombe a disparu, nous avons du moins la chance d'avoir l'amusant croquis de l'artiste, qui confirme que le Roi avait commandé sa statue funéraire en costume de chasse (fig. 35).

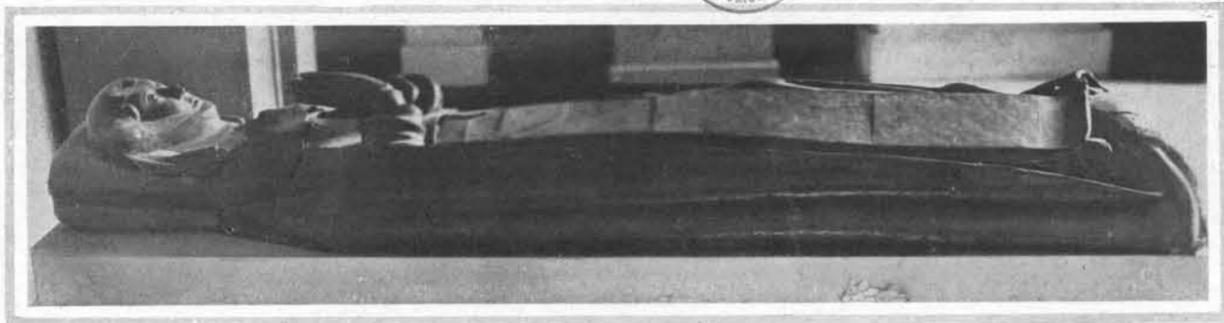
Et le siècle va se terminer. En 1484, un Jean Foulquet, peut-être un parent du célèbre peintre, élèvera à Aix le tombeau de Charles III, comte de Provence. Seule une gravure de Millin, dans son *Voyage dans le Midi de la France*, nous en a conservé le souvenir ; en 1496 les Juste, exécuteront à Tours, le mausolée que Charles VIII et Anne de Bretagne vont consacrer à leurs enfants. A Saint-Denis, Mazzoni, anobli par le roi, érigera le tombeau de Charles VIII et en 1498, Jean Crocq élèvera dans la collégiale de Saint-Georges de Nancy, un mausolée au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, dont le corps sera transféré en 1550 à Bruges.

* * *

Ainsi, de ces anonymes, de ces méprisés, quelques noms sont donc parvenus jusqu'à nous. Et combien en ai-je laissé de côté, parce qu'ils paraissent secondaires ! Secondaires, il faut le dire, parce que nous ne les trouvons jusqu'ici occupés qu'à des tombeaux de personnages d'une importance relative.

Alors, devant ces noms, simplement réunis, devant ces œuvres magistrales dont nous connaissons maintenant les auteurs, le temps n'est-il pas venu d'abandonner la légende germanique, si facilement acceptée par nous, qui prétend que les Français doivent tout à l'étranger ?

F. DE MÉLY.



36. — GUILLAUME LE BORGNE, ÉCUYER, ORFÈVRE DE LIMOGES. — BLANCHE DE CHAMPAGNE. — STATUE FUNÉRAIRE DE MÉTAL A L'ABBAYE DE LA JOIE. — 1306. — MUSÉE DU LOUVRE.

CL. RENAISSANCE